

Introduction

Les sept patrons de Merrakech

Mon intention n'est pas d'écrire la vie des Sebatou Ridjal [Sept Saints], d'après les procédés en honneur chez les hagiographes musulmans... Mon but, beaucoup plus modeste, est précisément de faire des coupes sombres dans ces volumineux recueils, où l'apologétique tient la première place et la poésie la seconde, et où sont laissés de côté les faits ayant un intérêt historique, les seuls que je retiendrai. Le lecteur, j'en suis certain d'avance, me saura gré de le soulager de récits presque toujours fastidieux.

Henry de Castries, *Hespéris*, 1924.

Fondée en 1070 par la tribu saharienne des Almoravides, Marrakech a traversé les siècles en alternant les périodes de faste et de déclin. La population s'est adaptée aux grandeurs comme aux vicissitudes, les subissant dans un premier temps, puis trouvant progressivement les ressources pour mieux maîtriser son destin. Cette prise en mains des Marrakchis par eux-mêmes est le fil conducteur de cet ouvrage.

I. Flux et reflux séculaires

Dans les premiers siècles d'histoire de la ville, le Maghreb tout entier subit la conjonction de facteurs qui entravent sa croissance démographique, voire provoquent un recul : guerres, épidémies, famines, les trois fléaux qu'identifiera Malthus. Le relâchement gradué de ces freins autorisera stabilisation puis essor à partir du xvi^e siècle. Sur ces mouvements de fond se greffent des éléments propres à Marrakech : son rôle de capitale politique et sa position de carrefour économique et commercial tous deux en partie liés. Choisie comme capitale par les Almoravides aux xI^e et xII^e siècles, Marrakech est confortée dans sa position par la construction d'un vaste rempart défensif, surdimensionné par rapport à la population derrière les murs et qui anticipe ainsi une croissance démographique importante. Marrakech est ensuite maintenue dans sa fonction politique par les Almohades aux xII^e et $xIII^e$ siècles, alors que ceux-ci étendent leur domination sur une large part du Maghreb. Le rôle de la ville en ressort magnifié. Parallèlement, la fonction économique est amplifiée par le développement du commerce transsaharien, qui donne à Marrakech un rôle pivot dans l'entrepôt et l'échange des marchandises transitant entre le Nord et le Sud (dans le Nord : produits de luxe, d'artisanat ou d'usage courant et productions agricoles, blé, fruits secs, dattes ; dans le Sud : l'or, ainsi que l'ambre gris, la gomme arabique, les peaux... et

les esclaves). Le cumul de ces deux fonctions, chacune à son plus haut niveau, conduit la ville à son apogée, avant que les Mérinides ne détrônent les Almohades, transfèrent leur capitale à Fès et que le commerce transsaharien ne décline au profit d'autres voies en Méditerranée et en Atlantique (commerce triangulaire), déplaçant la vie économique de l'intérieur vers les côtes.

Marrakech est alors en léthargie. L'arrivée au pouvoir des Saadiens aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles marque une renaissance, avec un retour au rang de capitale, en même temps qu'est relancé le commerce transsaharien à coup d'expéditions militaires ; une période de courte durée, la dynastie alaouite rendant à Fès la capitale du royaume avant que le protectorat la déplace à Rabat.

Ces alternances de lumière et d'obscurité ont sans doute eu leur traduction dans le nombre d'habitants présents derrière les remparts. Quentin Wilbaux (2001, p. 32) s'appuie sur les récits les plus fiables des observateurs de l'époque et sur sa connaissance de l'occupation des quartiers de la médina au fil de l'histoire ; il en déduit une courbe raisonnée d'évolution démographique, qui passe par un maximum de 150 000 habitants au temps des Almohades, chute ensuite en dessous de 50 000, remonte à 100 000 avec les Saadiens avant de diminuer de moitié puis de reprendre au ^{xx}^e siècle. Les mouvements de population qu'on imagine sont ceux, collectifs, de groupes attirés par la ville en expansion qui offrait des occasions de travail et de profit, ou s'éloignant de celle-ci pendant son déclin, comme des effets de masse. Il décrit de façon imagée ces flux sur du court terme, qui sont, sans doute aussi, des évolutions lentes et progressives, accompagnant les renversements, plus brutaux, de l'économique et du politique :

Des commerçants, des paysans des alentours, venaient gonfler la population urbaine le temps nécessaire pour vendre, acheter ou échanger produits et marchandises dans les souks et les fondouks ; mais l'on voit aussi à cette époque tout un monde d'artisans, de savants, de saints ou de fous, traverser la ville, s'y installer puis repartir sur les routes (Wilbaux, 2001, p. 248).

1. Au temps du protectorat

Le protectorat modifie radicalement le fonctionnement de la société marocaine. Il introduit une économie de type capitaliste jusque dans les campagnes et place les individus producteurs dans des rapports de domination qui conditionnent leurs comportements. Pour Marrakech, les effets sont perceptibles à trois niveaux : dans les campagnes environnantes (*Haouz*), la colonisation des terres et la modernisation des exploitations provoquent l'émigration de paysans vers la ville ; à Marrakech même, ce surcroît de main-d'œuvre n'a guère été prévu car les efforts de développement industriel du protectorat sont concentrés sur Casablanca et sur l'axe côtier ; de même, le logement des nouveaux habitants est contraint par le cantonnement des Marocains dans la ville traditionnelle, alors qu'une ville nouvelle est créée hors les murs pour les Européens.

INTRODUCTION

Dans le *Haouz*, monde isolé, brutalement intégré au marché international, l'implantation d'une économie capitaliste désorganise le mode de production préindustriel. Malgré les discours de l'autorité coloniale sur le développement de l'économie régionale pour un progrès général de la paysannerie marocaine, celle-ci reste à l'écart de la révolution agraire, qui ne bénéficie en fin de compte qu'à une minorité d'étrangers. Ce développement participe à la destruction des bases économiques des communautés paysannes et à la création de nouveaux rapports sociaux au sein du monde rural, en dissolvant les liens forts qui existaient entre les individus et la terre, et entre les paysans et les grands propriétaires. D'anciens métayers et des paysans sans terre, qui travaillaient autrefois sous de multiples contrats, deviennent des salariés. Mais l'orientation même donnée à l'économie de la région ne peut garantir l'occupation régulière des ouvriers agricoles. De jour en jour, le chômage s'accroît, entraînant des départs de paysans vers les villes, en particulier Marrakech (Pascon, 1983).

Le protectorat a besoin d'un équipement de base pour faire démarrer l'économie coloniale et rattacher l'espace marocain aux intérêts de la puissance dominante. Il fait construire un grand port à Casablanca, crée deux ports annexes à Fédala (actuelle Mohammedia) et à Port-Lyautey (Kénitra) et transfère la capitale administrative de Fès à Rabat. Casablanca devient le cœur de l'économie coloniale où convergent les transports venus des principales régions agricoles, des centres miniers et des autres villes du pays. Les choix de la colonisation se traduisent par la concentration des moyens de production industrielle et par l'accumulation du capital sur une frange très limitée du territoire national, avec Casablanca comme épicerie, réunissant plus de 80 % de la production industrielle du pays (Kaïoua, 2005, p. 235-236).

Les grandes villes de l'intérieur ressentent très durement le basculement du Maroc vers sa frange Nord-Ouest. Elles sont faiblement concernées par l'industrie moderne. Marrakech se contente d'accueillir des entreprises agro-alimentaires, débouché de la production du Haouz. Les paysans qui quittent leur terre trouvent moins à s'y employer que dans les secteurs traditionnels de l'économie, peu exigeants en qualification.

La politique urbaine du protectorat n'est pas tournée vers ces populations, mais vers l'accueil des Européens, qu'on installe dans des quartiers nouveaux, hors des murs de la médina, par respect pour la civilisation musulmane, mais aussi pour la santé des coloniaux. Les ruraux se dirigent donc dans la médina, jusqu'à ce que celle-ci atteigne une densité excessive.

Avec l'apparition d'habitats clandestins, la ville musulmane saute « hors des remparts » de manière spontanée. Un chantier ouvrier composé de tentes puis de *nouala* (huttes de roseaux) est transféré de l'autre côté de la colline du Guéliz par l'armée, qui lui offre ainsi un début de sédentarisation. De même, un débordement de la médina se développe près d'elle, placé sous la protection du saint Sidi Youssef ben Ali. Le passage de la *nouala* au pisé va lui donner une forme de *douar* au sens actuel du terme. C'est une rupture, une manière forte d'élire domicile. Elle correspond à une évolution dans la mentalité des populations concernées. Elle constitue une sécurisation et indique leur volonté de se fixer au moins à la périphérie de la ville, souvent après une tentative non réussie de vivre à l'intérieur de la médina.

Face à l'incurie des autorités, les individus développent des stratégies de contournement et d'adaptation, qui vont devenir la dominante des comportements actuels.

2. Depuis l'indépendance

Depuis cinquante ans, le Maroc a repris en main son destin au sein d'une économie mondialisée. Notre hypothèse est que les Marocains eux-mêmes et les Marrakchis assument mieux leur liberté dans un environnement où coexistent des fondements traditionnels et des signes de modernité. Le soubassement démographique et géographique joue un rôle essentiel marqué par la révolution des comportements démographiques (fécondité, mortalité, migration) et par la force de l'exode rural et de l'urbanisation. À Marrakech, il s'agit de voir comment s'effectue le brassage des populations rurales et urbaines dans un contexte de modernisation. S'y ajoute, dans les années récentes, la coexistence des Marrakchis avec les touristes étrangers et, plus encore, avec ceux qui s'installent durablement en médina.

Le progrès médical et sanitaire ainsi que l'amélioration du niveau de vie ont fait reculer la mortalité, au Maroc comme dans de nombreux pays, souvent à l'insu des populations, provoquant une accélération de la croissance démographique et un élargissement des familles. La baisse de la fécondité, qui lui fait pendant en renversant ces tendances, témoigne d'une remarquable réactivité des populations, mettant en jeu conjointement un relèvement rapide de l'âge au mariage et une diffusion massive de la contraception, tout aussi rapides en milieu rural que dans les villes. L'émigration vers l'étranger contribue aussi au ralentissement de la croissance démographique, mais elle touche peu Marrakech.

L'exode rural marque les difficultés d'adaptation de l'agriculture marocaine et les rigueurs des conditions climatiques (sécheresse). Il est directement lié aux écarts de conditions de vie qui se sont creusés entre villes et campagnes et leur actuelle résorption, avec l'effort public d'équipement du milieu rural, et se traduit par un fort ralentissement récent des mouvements vers Marrakech. Mais les ruraux sont là, au cœur et aux portes de la ville, qui tentent de s'y insérer malgré le handicap d'un manque d'instruction et de formation encore plus flagrant que chez les urbains de souche plus ancienne. Rien n'a été prévu par les politiques publiques pour favoriser cet accès à la citoyenneté : pas de politique industrielle qui favoriserait les entreprises pourvoyeuses d'emplois peu qualifiés ou qui soutiendrait l'artisanat en difficulté, pas de politique du logement qui réduirait la pression sur les quartiers les plus populaires.

Les solutions sont donc inventées par les individus eux-mêmes, le plus souvent en marge du salariat régulier lorsqu'il s'agit d'emploi, et des règles d'urbanisme lorsqu'il s'agit de logement. C'est le monde de l'informel, généralement synonyme de pauvreté : les petits métiers occupent la rue sous l'œil indifférent ou complice des autorités ; les logements clandestins s'érigent en une nuit et finissent par être acceptés et viabilisés (Sebti, 2004).

Cette réinvention continue de Marrakech par ses habitants fait aussi son charme aux yeux des étrangers. Les touristes de passage pour quelques jours créent un courant où se mêlent les échanges commerciaux et les contrastes

culturels. L'empreinte est plus profonde pour le petit nombre de ceux qui ont choisi de s'installer en médina en rénovant des maisons en cours de dégradation. Cette présence recrée la mixité sociale qui avait disparu depuis que la bourgeoisie locale avait quitté le cœur de la ville pour s'installer hors des remparts. Elle nécessite une autre invention, celle de rapports sociaux où se combinent la différence de niveau économique et la différence d'origine.

Loin d'être la ville de la tradition, Marrakech apparaît aujourd'hui comme celle d'une perpétuelle rénovation. Mais elle est aussi un legs du protectorat, marqué par un analphabétisme dans lequel les autorités françaises ont maintenu les générations aujourd'hui âgées, et par des disparités spatiales créées au profit des villes de l'Atlantique. Et que dire de l'empreinte laissée par la grandeur de la capitale à son apogée, lorsqu'elle accueillait Averroès, faisant de la ville l'un des phares intellectuels du monde arabe ?

II. Méthodes et sources

L'ouvrage a pour acteurs la population de Marrakech, les gens dans leur ville, leurs conditions de vie, leur emploi, leurs lieux de vie, leur place de travail. Thématiquement, il s'insère dans le vaste champ des « études de population » (*population studies*), dont l'objet est l'étude des comportements des habitants dans les divers champs de l'existence quotidienne, et qui relève d'un large éventail de disciplines, centrées sur la démographie mais englobant aussi la géographie, l'histoire, l'économie, la sociologie, l'anthropologie, l'épidémiologie, etc. Toutes sont ici sollicitées peu ou prou dans une perspective multidisciplinaire ; sont évoqués les groupes sociaux, la pauvreté ou les causes de décès, l'accent étant néanmoins mis de façon privilégiée sur les approches démographique et géographique.

La démographie (*demos* signifiant « peuple » en grec ancien) est l'étude quantitative des populations et de leur renouvellement par le jeu des naissances, décès et migrations, lorsqu'il s'agit de groupes définis par leur seul territoire, ou par des mécanismes plus spécifiques lorsqu'il s'agit de populations aussi définies par leur fonction (élèves, actifs, pauvres, etc.). Le temps est la variable-clé d'étude de ces processus : le temps des individus – en première approximation leur âge – et celui des générations, c'est-à-dire, en première approximation, la succession des enfants à leurs parents. Le point de vue est essentiellement dynamique.

Mais la tâche des démographes consiste à analyser les variations de ces phénomènes en fonction des milieux socioéconomiques et culturels, dans le temps de l'histoire et dans l'espace. Ce dernier point rattache la discipline à la géographie (*gê* désignant la « terre » en grec ancien) – aujourd'hui science sociale, comme la sociologie ou l'économie – qui étudie l'espace des sociétés, ou la dimension spatiale du social, c'est-à-dire la façon dont les sociétés établissent les distances entre leurs composants (groupes, populations, nations, etc.). L'espace joue en géographie un rôle comparable à celui du temps en démographie. Ce seront les deux dimensions essentielles de notre analyse.

Au fil des premiers chapitres, les principaux phénomènes qui concourent à la croissance, au renouvellement et à la structuration des populations (natalité,

mortalité, urbanisation, alphabétisation, etc.) sont pris dans une focale de plus en plus serrée, couvrant, de manière comparative, les trois pays du Maghreb dans un premier temps, les villes et campagnes du Maroc dans un deuxième, avant de se fixer sur Marrakech à partir du troisième chapitre. Les trajectoires de la population marrakchie sont, dès lors, saisies dans l'espace de la ville.

1. Les lieux de la population marrakchie

Depuis sa création ou presque, la ville de Marrakech est ceinturée de remparts qui ont longtemps délimité l'espace de vie et de travail de la population. C'était une protection contre les périls extérieurs, mais aussi une limite vers laquelle on repoussait les activités polluantes et, surtout, une zone de contact et de commerce où s'échangeaient les produits de la campagne contre ceux de la ville. Avec le protectorat, la ville s'est étendue hors des remparts par la création d'une ville européenne au Guéliz. Une part de l'activité s'est déplacée ainsi hors les murs, administration, commerce ou services directs aux Européens, mais aussi, plus loin, les industries naissantes. De façon moins spectaculaire et à l'insu du colonisateur, la population musulmane a, dès cette époque, franchi les murs d'une médina devenue exigüe et établi des logements clandestins à l'ouest comme à l'est de la médina. Le cœur de la vie marrakchie restait dans la ville ancienne, mais les extensions aux frontières de celle-ci se multipliaient.

Depuis l'indépendance, l'opposition entre ville musulmane et ville européenne n'a plus de sens, mais les quartiers de l'ouest continuent d'accueillir une population socialement mieux établie que la médina, bourgeoisie et classe moyenne marrakchies ayant remplacé les colons dans leurs lieux de vie, puis développé de nouveaux quartiers dans la même direction. Les débordements de populations pauvres hors de la médina vers les douars ont continué dans les interstices des quartiers de l'Ouest et dans les espaces libres de l'Est. À l'ouest s'est ainsi reconstituée une mixité sociale qui caractérisait autrefois la médina, mais à l'est, un douar typique comme Ain Itti se mêle aussi aux maisons prestigieuses de la Palmeraie.

Paradoxalement, le contact entre Marocains et Européens qu'avait voulu éviter le colonisateur est en train de s'établir aujourd'hui au sein de la médina, au moment où celle-ci commence à perdre une fraction de ses habitants, sa densité de peuplement étant passée par un maximum vers 1990. Les relations se nouent ainsi entre des groupes de niveaux économiques contrastés et de traditions culturelles différentes, nécessitant des innovations de comportements importantes. Cette évolution trouve en particulier sa place dans la moitié occidentale de la médina qui abrite les meilleurs quartiers, sans doute à cause des vides laissés par les départs des bourgeois marocains et parce que les Européens y ont trouvé à réaliser, dans les meilleures conditions, leurs rêves d'exotisme.

La carte de l'habitat et celle de l'activité s'étendent sans cesse et s'interpénètrent. Le recouvrement des deux est l'exception, quand les quartiers d'habitat les plus modestes se révèlent être ceux de la fragile activité des artisanes à domicile. Le plus souvent, il y a mouvement. Vers le cœur de la ville ancienne convergent les touristes étrangers autant que les chalands marrakchis, attirés par les souks et les multiples animations de la place

Jemâa El-Fna. Les remparts ne sont plus des frontières : ils ouvrent des portes où les flux de passage entre ville ancienne et ville nouvelle justifient l'installation de marchés de l'emploi, de souks et de commerces de rue. Dans les rues de Guéliz, les voitures circulent sans relâche. Dans les ruelles de la médina, les mobylettes qui ont amené les travailleurs des douars lointains frôlent les piétons et les carrioles.

Des lieux donc, mais aussi des populations localisées et des mouvements de population, sur lesquels les intérêts des géographes et des démographes se rencontrent.

2. Trajectoires marrakchies

La population de Marrakech évolue rapidement, en nombre et en composition. Elle le fait comme la population marocaine dans son ensemble, en particulier sa fraction urbaine, mais elle y ajoute une touche personnelle qui en fait une ville différente des autres, plus modérée dans ses transformations que l'avant-garde rabatie ou casablancaise.

C'est d'abord une histoire de générations marquée par deux tendances majeures et en partie concomitantes : les jeunes adultes d'aujourd'hui sont plus instruits que leurs parents, l'analphabétisme étant partout en fort recul, mais subsistant dans des proportions importantes chez les personnes âgées ; ces mêmes jeunes ont nettement moins d'enfants que leurs aînés, ce dont témoignent, à la fois, la baisse de la natalité et le resserrement sur sa base de la pyramide des âges marrakchie.

Les trajectoires familiales sont en cours de profonde modification : les couples se forment de plus en plus tard (l'âge au mariage augmente sensiblement), la taille des familles diminue (la maîtrise de la fécondité par la contraception progresse), la mortalité des enfants diminue. Les disparités spatiales qu'on pourrait attendre dans ces domaines, compte tenu des inégalités sociales entre villes et campagnes ou entre quartiers au sein de Marrakech, restent relativement modestes et témoignent d'une généralisation rapide des comportements familiaux à l'ensemble de la population, quel que soit le milieu géographique ou social.

Mais les trajectoires les plus caractéristiques de la géo-démographie sont celles qui associent le temps des individus à leur déplacement dans l'espace. Le phénomène majeur est ici l'exode rural qui a joué depuis des décennies (depuis toujours ?) un rôle essentiel dans la croissance et le changement de composition de la population marrakchie, avec un pic autour des années 1980, les migrations de ville à ville prenant depuis lors le relais. À ce mouvement durable des populations rurales vers Marrakech s'ajoute le déplacement à court terme de ceux qui viennent des environs chercher en ville un emploi à la journée, à la semaine ou à la saison.

Cette mobilité se combine à celle qui déplace les populations – souvent les mêmes – à l'intérieur de la ville : mouvement déjà décrit vers les quartiers clandestins développés hors les murs, installation en médina de ceux qui y trouvent une pièce à louer dans les *fondouks* ou dans un logement parcellisé, conduisant à la fois à la paupérisation de certains quartiers, mais aussi au maintien d'une vie sociale et populaire.

Comme par contraste, la médina est en même temps redynamisée par l'installation des étrangers à la recherche d'une Autre ville, venus surtout d'Europe et qui recréent une bourgeoisie comblant le vide laissé par le départ des Marocains de classes moyenne et supérieure, partis s'installer hors des remparts dans des quartiers au confort plus moderne.

Ces trajectoires participent au mouvement d'insertion des nouveaux habitants ou des nouvelles générations dans la vie marrakchie, essentiellement par le travail et le plus souvent dans le secteur informel de l'activité économique. L'artisanat et les services sont les voies privilégiées d'accès à une rémunération, le premier s'efforçant de suivre avec inventivité les tendances d'une demande qui émane souvent de l'étranger (Européens installés sur place, touristes de passage ou demande internationale) tandis que le service direct aux Marrakchis répond aux besoins d'une population aux revenus modestes, dont la demande très fractionnée doit rencontrer une offre également parcellisée.

Ces populations, dont les comportements évoluent alors que les individus se déplacent dans le temps et dans l'espace géographique et social, relèvent à l'évidence de la démographie, même si c'est plus souvent par l'esprit plutôt que par la lettre (le chiffre ?) de la discipline.

3. Sources et observation

La source statistique la plus courante sur laquelle se retrouvent démographes et géographes est le recensement de population, car il permet un dénombrement et une caractérisation précise des individus, de leur ménage et de leur habitat à des niveaux géographiques aussi fins que nécessaire. Les deux derniers recensements marocains datent de 1994 et 2004. Ils donnent des renseignements tels que le sexe, l'âge, la situation familiale (y compris le nombre d'enfants déjà nés et survivants des femmes adultes), la situation professionnelle, les conditions de logement, etc. Les publications fournissent des tableaux pour la ville de Marrakech et ses quartiers (médina, Guéliz, Sidi Youssef Ben Ali, etc.). Des découpages encore plus détaillés peuvent être obtenus sur demande. On notera que le recensement privilégie le lieu de résidence des individus, plutôt que leur lieu de travail par exemple.

Quand cela était nécessaire, les recensements ont été complétés par des relevés et décomptes sur le terrain, par exemple pour des groupes de population très spécifiques comme les travailleurs fréquentant les marchés du travail informels que sont les *moukef*, ou les personnes employées au quotidien sur la place Jemâa El-Fna, etc. Il en a été de même lorsque l'on a voulu connaître le nombre et l'emplacement des *riads* dont des Européens sont propriétaires dans la médina. Ces relevés représentent un travail considérable, mais donnent une information d'une grande originalité sur la population résidant ou travaillant à Marrakech.

L'apport à la connaissance est d'autant plus grand que le dénombrement s'est accompagné du recueil d'informations sur les répondants qui, selon les cas, ont pu être de nature purement factuelle (situation familiale, origine géographique, niveau scolaire, revenus, etc.) ou donner lieu à de véritables entretiens approfondis sur les conditions de vie des enquêtés, les motivations de leur présence à Marrakech ou leur représentation de telle ou telle situation.

À la différence des recensements, les enquêtes de terrain conduites par l'un ou l'autre d'entre nous n'ont pas la prétention d'être toutes représentatives et de se prêter à un traitement statistique sophistiqué. Mais le volume considérable du matériau recueilli et son exploitation par des méthodes mêlant l'analyse numérique descriptive et l'analyse de contenu, ont donné aux uns et aux autres une connaissance intime des populations étudiées.

III. Frontières et omissions

Malgré l'image privilégiée par les cartes postales, Marrakech n'est aujourd'hui plus limitée à ses remparts et aux populations dont la vie quotidienne se déroule à l'intérieur des murs. Dans le même espace, les travailleurs de jour ne sont d'ailleurs pas les habitants de la nuit. Nous nous sommes donc efforcés d'englober l'ensemble du territoire de la ville et de ses quartiers, pas seulement la médina. Le chapitre sur la démographie de Marrakech couvre la population de toute la ville et différencie son évolution en fonction des quartiers. Il en va de même pour celui consacré à la structure économique et l'emploi.

Toutefois, l'accent est mis sur les mouvements qui affectent la population dans la médina et par rayonnement autour de la médina. Nous avons porté une inégale attention à ce qui se passe entièrement hors les murs.

Par exemple, la constitution des douars à l'ouest et à l'est et parfois loin de la médina, est un phénomène essentiel à nos yeux, parce qu'il témoigne de l'incapacité de la médina à accueillir dans de bonnes conditions tous ceux qui voudraient y habiter. Bon nombre des habitants des douars viennent de la médina où ils vivaient à l'étroit et sans pouvoir espérer devenir propriétaires ; mais il y a aussi des migrants venant s'installer à Marrakech qui trouvent à vivre d'emblée dans un douar. Peu importe, le douar procède de la médina et se comprend par rapport à elle.

Les emplois du secteur informel, auxquels nous attachons beaucoup d'importance, sont typiques de la vie en médina car celle-ci est un lieu de chalandise exceptionnel, symbolisé par l'espace central des souks et de la place Jemâa El-Fna, mais aussi par l'activité aux portes, en particulier le développement spectaculaire du souk de Bab El-Khémis. Ceci n'empêche pas ce type d'emploi d'être également présent hors les murs, à Sidi Youssef Ben Ali bien sûr, qui est comme un rejeton de la médina, mais aussi dans les douars et même dans le Guéliz. Mais nos études approfondies se portent sur des exemples en médina, qu'il s'agisse du *moukef* de Bab Doukkala, des artisans à domicile des quartiers Est ou des acteurs de la Place.

En revanche, les Marocains des classes moyennes et supérieures qui vivent et travaillent en majorité hors de la médina sont exclus de nos enquêtes spécifiques. Ils étaient certes autrefois dans la médina, quand le colonisateur cantonnait dans les murs les musulmans pour laisser le Guéliz aux Européens, mais leur nombre était alors modeste. Et quand la ville s'est ouverte, après la libération, le groupe est allé s'installer et se développer dans les quartiers délaissés par les colons.

Socialement, leur place dans la médina, longuement traitée dans cet ouvrage, est aujourd'hui en partie occupée par les Européens qui ont acheté et rénové

leurs maisons. Ces nouveaux habitants font bouger le cœur de la ville et provoquent des réactions. En revanche, ceux qui, venus des mêmes pays, s'installent hors les murs, sont abordés plus succinctement et recouvrent un tout petit contingent dans les villas de la Palmeraie et un autre, numériquement plus important, dans les appartements du Guéliz.

Plus loin, non plus hors les murs mais hors les délimitations de la ville aujourd'hui, nous avons passé sous silence la création de villes nouvelles dans une périphérie plus ou moins éloignée. Il s'agit encore aujourd'hui de projets ou de chantiers en cours, qui modifieront peut-être un jour les équilibres existants et dont nous dirons un mot en conclusion.

IV. Aperçus

L'ouvrage est divisé en trois parties. La première partie offre un cadrage historique, géographique et démographique couvrant d'abord l'ensemble du Maghreb depuis la création de Marrakech, et progressivement focalisé sur le Maroc, puis la ville et ses quartiers aujourd'hui, voire demain. La deuxième partie traite des questions d'emploi en présentant une vue d'ensemble sur la structure économique de la ville, puis dresse le portrait des métiers les plus typiques et la carte de leur exercice dans l'espace marrakchi. On s'y interroge sur les modes d'insertion des nouvelles générations ou des nouveaux habitants. La troisième s'attache aux questions d'habitat, en rappelant les principes d'organisation spatiale et fonctionnelle des médinas musulmanes, puis en analysant les transformations suscitées tour à tour par la colonisation, par la croissance démographique rapide et par l'arrivée récente des étrangers dont la présence induit des configurations nouvelles dans la ville traditionnelle.

1. *Maghreb, Maroc, Marrakech : évolutions historiques et démographiques*

Le premier chapitre traite de l'évolution numérique à long terme de la population du Maghreb, depuis le XI^e siècle, qui fut celui de la création de Marrakech. Un peu floue au début, la connaissance des mécanismes sous-jacents se précise peu à peu au fil des étapes du peuplement : recul de la population dans la première moitié du millénaire, puis croissance progressivement accélérée, jusqu'à un paroxysme dans les années 1960-1970, suivi d'un ralentissement. Bien documentée, la période récente se prête à une analyse comparative de l'évolution des trois pays, Algérie, Maroc, Tunisie, et des processus d'exode rural, d'urbanisation et de structuration des villes.

Le deuxième chapitre compare le déroulement du processus fondamental de la transition démographique, au Maroc, entre villes et campagnes. Il montre le profond retard structurel du milieu rural en matière d'instruction, d'équipement ou de niveau de vie et contraste avec celui d'une étonnante proximité dans les transformations démographiques, qu'il s'agisse des risques de mortalité subis par les jeunes enfants ou, plus encore, des comportements de fécondité : âge au mariage, pratique de la contraception, nombre d'enfants. Cette adoption presque simultanée d'innovations en ville et en campagne laisse espérer un mouvement plus général d'homogénéisation du pays.

Le troisième chapitre est consacré à l'évolution numérique de la population de Marrakech. Il bat en brèche quelques idées trop souvent véhiculées : la population de la ville n'est pas si nombreuse qu'on le dit, elle n'est plus si jeune qu'on le pense encore, sa croissance n'est plus tant alimentée par l'exode rural que par les migrations interurbaines. La comparaison avec les autres villes du Maroc fait apparaître des évolutions comportementales modérées, à distance des changements plus radicaux qui caractérisent Casablanca ou Rabat. Mais les scénarios dessinent un avenir qui pourrait être d'une toute autre dimension, si les politiques publiques aidaient la ville à redevenir un pôle d'attraction.

2. *Quelle insertion économique pour Marrakech ?*

Un premier chapitre donne une vue d'ensemble sur l'emploi, les secteurs d'activité et les disparités socioprofessionnelles dans l'espace urbain. L'activité masculine est forte, à peine moindre que dans les campagnes environnantes, mais l'activité féminine est faible. Le chômage frappe sévèrement les jeunes et les diplômés, témoignant de la difficulté de trouver un « vrai emploi » plutôt que « n'importe quel travail ». L'économie est de plus en plus tertiaire et son développement doit beaucoup au tourisme. La géographie des formes d'emploi oppose quartiers traditionnels et quartiers modernes, mais les populations des uns et des autres sont trop mélangées pour que les contrastes soient radicaux.

Le deuxième chapitre place le projecteur sur l'économie informelle, qui pourvoit la moitié des emplois à Marrakech. Par une combinaison de statistiques, d'extraits d'entretiens et d'observation de terrain, un portrait est dressé de quelques métiers caractéristiques : les artisans et leurs apprentis, les ouvrières à domicile et les commerçants ambulants. Ressortent en particulier l'origine rurale et la faible instruction d'une large majorité des hommes et des femmes dans ces emplois fragiles.

Au troisième chapitre, la lumière se déplace légèrement des métiers vers leurs lieux d'exercice. L'analyse porte sur les marchés informels de l'emploi (*moukef*), les souks et *joutia*, où se combinent commerce de marchandises et production artisanale, ou le centre de toutes les formes d'activité, la place Jemâa El-Fna, cœur de ville des Marrakchis, des habitants des alentours et des touristes du monde entier. Mais, comme au chapitre précédent, les acteurs sont les vrais sujets : caractéristiques sociodémographiques, trajectoires individuelles, comportements observés.

3. *Nouvelles configurations de l'habitat à Marrakech*

Dans un premier chapitre, la ville d'aujourd'hui est replacée dans son contexte de développement historique : l'organisation de la médina selon les principes habituels de la ville musulmane ; sa préservation et son délaissement par la construction du quartier européen, au temps du protectorat. L'évolution multiséculaire dans une enceinte surdimensionnée contraste avec le brutal développement hors des remparts, qui annonce les débordements de la période contemporaine, avec la multiplication des douars clandestins.

Le deuxième chapitre est consacré à deux formes typiques de développement contemporain de l'habitat offrant une réponse aux besoins de logement des classes défavorisées. La croissance démographique particulièrement forte quand l'exode rural battait son plein, dans les années 1970-1980, a créé des zones de densité exceptionnelle dans la médina. L'illustration est prise dans le quartier du *Mellah*, délaissé par la population juive. Autre conséquence : les douars clandestins se multiplient hors les murs, jusqu'à ce que les autorités régularisent la situation sous la pression des habitants.

Le troisième chapitre s'attache aux nouveaux habitants, venus de l'étranger pour s'installer dans la médina en y rénovant des maisons (*dar*, riads). À la recherche d'une Autre ville, ceux-ci perçoivent la médina autrement que les résidents traditionnels de ces quartiers anciens. La perception de leur nouvel espace vécu, comme les usages qu'ils en font, témoignent de la réalité d'une citoyenneté retrouvée au Maroc, et en partie perdue dans les villes occidentales. L'analyse de l'espace vécu et rêvé, puis modifié de la ville historique par ces nouveaux habitants montre à quel point l'image et la perception de la ville sont constitutives de celle-ci et d'une citoyenneté en médina qui devient plurielle.

Le quatrième chapitre prolonge le précédent sur l'établissement des étrangers dans la médina en faisant apparaître les prémices d'une « gentrification » (embourgeoisement). Les transformations du tissu historique (réhabilitation, rénovation, amélioration des infrastructures, modes de reconquête) accompagnent celles du paysage social, induites par l'arrivée de nouveaux habitants, le départ d'autres et une cohabitation plus ou moins amorcée. La médina de Marrakech n'est plus figée dans le long processus de paupérisation et de densification qu'ont subi les villes traditionnelles du monde arabe. Elle apparaît encore comme un espace dynamique et évolutif, en fonction des origines et de la mobilité de sa population et selon une requalification sélective de son patrimoine bâti.

Références bibliographiques

KAILOUA A., 2005, « Accès aux services de base dans l'axe Kenitra-Jorf Lasfar dans une perspective d'aménagement du territoire. 50 ans de développement humain & perspectives 2025 », <http://www.rdh50.ma/fr/pdf/contributions/GT6-10.pdf>

PASCON P., 1983, *Le Haouz de Marrakech*, Rabat, CURS, CNRS, INAV-Rabat, 1983.

SEBTI M., 2004, *L'explosion urbaine à Marrakech : les lacunes d'une croissance*, thèse de doctorat en géographie, université de Genève, 2004.

WILBAUX Q., 2001, *La médina de Marrakech. Formation des espaces urbains d'une ancienne capitale du Maroc*, Paris, L'Harmattan.